

De l'enthousiasme à même la peur

Les premières fois. Ses premiers instants en tant qu'enseignant. Ce sont ces moments que ravive ici Mireille Cifali. Du point de vue des émotions ressenties, en particulier des peurs émergentes. Elles seraient la base d'une naïveté critique, signe d'une qualité professionnelle.

Mireille Cifali Bega

www.mireillecifali.ch

Je n'évoquerai pas tant les débuts effectifs dans le métier d'enseignant que la manière dont un formateur y prépare dans le temps de la formation. Y prépare en particulier en nommant les sentiments qui émergent quand surprises, imprévus et difficultés sont au rendez-vous. Je m'appuie, ce faisant, sur un séminaire mené durant trois années à la Section des sciences de l'éducation de l'Université de Genève, qui était intitulé : « La pratique professionnelle entre tensions, contradictions et compréhensions ». Dans les thèmes traités nous en avons un, formulé ainsi : « La première fois ». Il y avait pour chaque étudiant la contrainte d'un travail personnel sur ses sentiments éprouvés en déposant ses mots sur une page, suivi d'une rencontre avec un professionnel pour qu'il évoque sa première fois et puisse répondre aux questions soulevées, avec ensuite une élaboration écrite de ma part, après coup.

Dans toutes les professions, les débuts ont été étudiés, avec ce qui les favorise, ce qui les complique, ce qui les rend redoutables au point que la décision de quitter le métier se pose parfois alors qu'il s'agit de tenir. Beaucoup a été écrit à propos des multiples responsabilités : de l'institution qui est censée accueillir ; du débutant avec ses savoirs, techniques et capacités psychiques ; de la formation souvent accusée de n'avoir pas assez formé ou d'avoir contribué à leurrer, avec des nuances évidemment suivant la qualité reconnue de cette formation, le fait qu'elle ait pris soin ou non d'une alternance réflexive entre présence sur le terrain et formation.

Des sentiments éprouvés

Dans ce séminaire, les étudiants qui y participaient pouvaient parler de leurs sentiments, paniques, espoirs, certitudes et doutes éprouvés. Personne n'allait juger, et l'obtention des crédits liés au séminaire étaient acquis dès lors que la mise en travail (écriture, participation, travail de groupe, réflexions après-coup) était effectué et non pas lorsque le contenu avait été jugé conforme ou pas. Ils avaient été formés, reçu des enseignements didactiques et transversaux, fait des stages, réfléchi, écrit, éprouvé la pratique sous le regard de professionnels, mais restaient le saut, la prise de fonction tant espérée et maintenant parfois redoutée.

Donner place aux sentiments dans cette phase finale de la formation dépend évidemment de ce qui a déjà été fait au préalable, mais c'est prendre en compte et au

sérieux que les débuts vont mobiliser de nombreux affects et qu'il est nécessaire d'en parler, pour qu'ils puissent être accueillis et réfléchis, qu'ils n'entraînent pas dans une débâcle. Être familier et bienveillant vis-à-vis de ce que l'on ressent, est une garantie que dans l'action les affects seront des guides précieux, sans donner lieu à trop d'aveuglements destructeurs pour l'autre et pour soi.

Quelle que soit la formation (mais à nouveau avec des degrés divers), les mêmes peurs liées à l'idée de « commencement » surviennent : – ne pas savoir suffisamment, avoir des manques ressentis avec une acuité déstabilisante ; – faire des erreurs, être maladroit face à un enfant et/ou un parent ; – se confronter à une réalité ne correspondant pas à ce que l'on attendait, et en être déçu au point d'en perdre ses énergies ; – trop exiger vis-à-vis de soi-même ; – être seul sans appui, avec des collègues peu collaborant ; – être envahi par les sentiments, dépassé par l'affect ; – trahir ses idéaux (délaissés, brisés) ; – être injuste ; – ne pas savoir « s'imposer », - n'« être pas à la hauteur » (la métaphore est invariablement évoquée) ; – ne pas « maîtriser », contrôler ; – n'avoir pas la confiance en soi que l'on estime nécessaire pour ne pas douter ; – être évalué encore et risquer d'échouer ; – ressentir de l'angoisse et qu'elle se voie...

La nouveauté leur paraît anxiogène, d'autant plus que les étudiants savent bien que même en ayant anticipé, prévu les tensions et les obstacles, les difficultés ne surgiront pas là où elles sont attendues. Et surtout qu'ils supposent des attentes, massives, à leur endroit face auxquelles il va falloir faire face, en solitude. Autant l'école comme institution, les parents, les élèves et surtout eux-mêmes sont porteurs à leurs yeux d'attentes avec l'idée tenace qu'ils ont à les satisfaire pour être acceptés, faire partir de, devenir un « bon » professionnel. Tant de responsabilités déclinées a en effet de quoi faire fuir, rien qu'à les évoquer.

La formation et les formateurs sont également à l'origine de peurs, à force parfois de répéter qu'ils exerceront une profession d'une grande complexité. Les étudiants l'ont décortiquée, analysée, du moins je l'espère, pourtant ils ont le pressentiment, et même la certitude, que la réalité pourrait être encore autre, à laquelle même des enseignants expérimentés se confrontent avec peine. Face aux référentiels de compétence sur lesquels se fondent aujourd'hui une formation, ils se sentent juste incompetents, avec ce diagnostic qu'ils font sur eux-mêmes d'une « peur de ne pas avoir les compétences requises », de n'être pas non plus préparés aux relations humaines malgré les items relatifs à un « savoir-être ». Face à une approche scientifique du métier évacuant le « sujet » et sa subjectivité affectée, ils ont compris néanmoins qu'une des données serait néanmoins « eux », avec leur histoire et toutes les nuances que leur « soi » impose, ils peuvent s'en effrayer. Face à la théorie apprise, ils savent que la pratique vient inéluctablement poser des problèmes non résolus sur le papier, et ils se demandent qui leur répondra pour faire juste. A quoi s'ajoutent les discours politiques et journalistiques qui jettent un voile noir sur les réalités scolaires, dramatisent, prophétisent, et sont tout le contraire d'une reconnaissance et d'une confiance offertes.

Qui en parle ?

En bref, entre d'une part leurs énergies positives, leur joie d'être arrivés au bout d'une formation, d'avoir réalisé le projet qui étaient le leur, leur enthousiasme, leur confiance à pouvoir réaliser ce travail malgré les difficultés projetées, et d'autre part tout ce qui pèse comme négativité sur l'école et le métier, existent évidemment des tensions que chacun tente de supporter, d'accepter, ou de fuir. Des contradictions et de l'ambivalence.

Qui accueille alors avec bienveillance dans la formation et sur le terrain de telles peurs ? Qui rassure et certifie qu'elles sont de l'ordre d'une normalité, et non d'une déviance toute personnelle et qu'elles font partie de la circonstance : « débiter ». Qu'on peut s'y préparer, anticiper, prévoir, chercher des sécurités, mais qu'il y aura un « saut » à réaliser pour entrer dans le métier non plus comme stagiaire mais comme enseignant, même si pas encore titularisé. Qui leur dit que cette période est certes lourde en fatigue, mais qu'ils vont mobiliser leurs ressources, seront surpris d'eux-mêmes et de comment ils font face, ayant engrangé à l'intérieur des potentialités qu'ils ne soupçonnent pas, et qu'après coup ils constateront certainement que cette période est celle où ils ont beaucoup appris, compris, dans la mesure où ils ne s'enferment en eux-mêmes à la première maladresse vis-à-vis d'un enfant qui résiste. Il leur faudra traverser, inventer à chaque instant, et travailler ce qui résiste.

Etre conscient et naïf, c'est peut-être les forces nécessaires pour y aller. Conscient par le savoir acquis, naïf par l'enthousiasme nécessaire pour s'y lancer. Il s'agit de valoriser, et non de sourire, face à cette dose d'enthousiasme qu'ils conservent encore, d'envie de gagner une reconnaissance par leur entrée dans une profession, avec une énergie issue du fait d'être enfin « dedans ». Il y a à reconnaître leur hâte à se confronter, pour dépasser, croient-ils, les doutes et les craintes. Si une formation qui se veut strictement scientifique n'a pas mis à mal ces élans, c'est déjà beaucoup. Qu'elle en reconnaisse la valeur, serait un autre pas à franchir. Nous sommes sur un autre registre, celui d'un « croire », d'une « naïveté critique ». Je pense pour ma part ne l'avoir pas assez nommée.

A la question : qui en parle ? La réponse est évidemment chacun qui a une responsabilité : les formateurs comme les enseignants sur le terrain, mais aussi les politiques qui ont eux à renoncer à penser que l'enthousiasme suffit et qu'il n'y a ni besoin de savoirs ni de formation universitaire. Cela revient à chaque formateur de préserver cet autre registre à côté de la science, que certains nomme : « éthique » où les mots de croire, confiance, incarnation, joie, jubilation ne sont pas des mots interdits.

A chacun ses peurs

Les peurs varient évidemment chez chacun, certains les disent ouvertement, d'autres les retiennent dans un neutre : « ça va aller ». Travailler les peurs, leur restituer leur fonction, celle de mettre en tension, en alerte, en besoin d'anticiper, est un premier pas. Surtout ne

pas les regarder comme n'ayant pas leur place dans cette expérience de « la première fois ». Nous pouvons relire à cette occasion le passage magnifique où Georges Perec raconte son premier saut en parachute (1990). Nous savons que les peurs structurent les mécanismes de défenses d'un métier et de celles et ceux qui l'exercent, qu'elles peuvent rigidifier et empêcher un corps et un visage d'accueillir, d'entrer en relation. A chaque peur, chacun a à trouver son style, sa manière de l'appivoiser, pour ne pas se trouver empêché par elle mais mobilisé par elle, ce travail revient à chacun, en regard de son histoire, de sa manière d'affronter ce qu'il ne sait pas encore.

Prendre donc une à une les peurs et s'y arrêter, pour les accepter comme partie prenante de nos actions adressées, des actions dont nous avons à entendre les conséquences pour un autre et pour soi. C'est un travail sur les forces et faiblesses des idéaux, sur une conception d'un professionnel ne se réduisant pas à une mécanique, mais qui pourrait être une belle présence, parfois maladroite, jamais parfaite, qui offre cependant la possibilité à un autre d'être à son tour dans sa propre présence à soi, au groupe et aux apprentissages. Comprendre sa peur, c'est aussi pouvoir comprendre la peur de l'autre quand il s'agit d'apprendre, d'être jugé, de prendre place parmi une communauté. Est en jeu une conception d'un professionnel sensible, prêt à défendre une certaine idée de l'école, et pas seulement quelqu'un qui s'en tient strictement à son cahier de charge et ne réfléchit pas aux conséquences de ses actes.

Les peurs vont avec le commencement, mais aussi la création. Lorsque les habitudes seront prises, lorsque les routines seront en place, lorsque le contexte ne sera plus une nouveauté, il y aura un autre défi, celui de retrouver les élans de cette « première fois », de ce commencement, pour qu'à chaque fois ce soit la première fois : la manière dont réagit une classe, avec qui la compose, impose en effet de chercher dans cette configuration singulière comment faire autrement ; il y a aussi à préserver ses doutes pour se maintenir vivant dans la profession. Cette « naïveté critique » est donc à préserver durant tout l'exercice d'un métier. Les peurs n'ont pas à être balayées par un savoir trop assuré. La déstabilisation vécue d'année en année, même si les assurances construites la tempèrent davantage, est la garantie de se maintenir « suffisamment bons », en sachant que ce n'est pas un bien acquis définitivement.

Perec G. (1990). *Je suis né*. Paris : Seuil.